traître qui nous a déshonorés : je lui ai donné un rendez-vous auquel il a répondu, non en personne, mais par l'envoi de quatre de ses gens chargés de m'arrêter. Le premier qui a porté la main sur moi, je l'ai blessé, et, je le crains, blessé à mort : les autres se sont emparés de moi. Il veut, le lâche, me faire appliquer la loi. Les preuves !.... je ne puis les nier. J'ai envoyé un cartel, j'ai le premier violé le statut : je ne vois pas de chances de pardon. Vous m'avez plus d'une fois charmé par vos exhortations au courage : qu'elles se réalisent aujourd'hui par votre exemple. »

« Elles vont se réaliser, mon fils. Je me sens désormais au-dessus de ce monde et de tous ses plaisirs. Je brise, en ce moment, tous les liens qui attachaient mon cœur à la terre : nous allons tous les deux nous préparer à l'éternité. Oui, mon fils, je vais te montrer le chemin, mon âme va guider la tienne dans son vol vers les cieux : car nous allons prendre ensemble notre essor. Tu n'as plus ici-bas de pardon à espérer : je le vois, j'en suis convaincu. Je ne puis que t'exhorter à l'implorer de ce tribunal suprême devant lequel nous allons comparaître tous les deux. Mais ne soyons point avares de nos exhortations : que tous nos camarades de prison y participent ! Bon geôlier, je veux chercher à les rendre meilleurs ; permettez-leur d'entrer ici. »

A ces mots, je fis un effort pour me lever sur ma paille ; mais la force me manqua, et je ne pus que m'appuyer contre le mur. Les détenus se réunirent, comme je le désirais ; car ils aimaient à écouter mes avis. Moïse et sa mère me soutenaient de chaque côté.

D'un coup d'œil je reconnus que tous mes auditeurs étaient là : je leur adressai l'exhortation ci-après.

CHAPITRE XXIX.

Équité de la Providence dans la répartition du bonheur et de la misère. — Compensation, dans l'autre vie, des souffrances de ce monde.

« Mes amis, mes enfants, mes compagnons d'infortune, plus je réfléchis sur la répartition du bien et du mal ici-bas, plus je trouve que, si la somme de plaisir dévolue à l'homme est grande, celle de la souffrance l'est plus encore. Cherchons dans le monde entier : pas un homme si heureux qu'il ne lui reste rien à désirer ; et, chaque jour, des milliers d'hommes nous prouvent, par le suicide, qu'il n'y avait plus pour eux d'espérance. Il est donc évident que, si dans cette vie il ne peut y avoir pour nous de bonheur complet, nous pouvons être complétement malheureux.

« Pourquoi l'homme est-il ainsi sujet à la douleur ? pourquoi notre misère est-elle un élément indispensable de la félicité universelle ? Dans les autres systèmes, la perfection du tout résulte de celle de leurs propres parties. Pourquoi faut-il au grand système, pour qu'il soit parfait, des parties non-seulement appartenant à d'autres systèmes, mais encore imparfaites en elles-mêmes ?.. Questions qu'il est impossible de résoudre, et dont la solution serait d'ailleurs inutile. Il y a là un mystère que la Providence a cru devoir cacher à notre curiosité : elle se borne à nous assurer des consolations.

« Dans cet état, l'homme implore le secours de la philosophie. Mais le ciel, la voyant impuissante à le consoler, lui offre l'appui de la religion. Les consolations de la philosophie nous amusent : mais bien souvent elles nous trompent. Elle nous dit tantôt, que cette vie est pleine de délices pour qui sait en jouir; tantôt que le malheur est inévitable ici-bas, mais que la vie est courte et que le malheur est de courte durée. Deux consolations qui se détruisent l'une l'autre; car, si la vie est un lieu de délices, sa brièveté est nécessairement un malheur : si elle est longue, elle ne fait que prolonger nos douleurs. Ainsi donc, la philosophie nous est d'un faible secours. La religion a des consolations d'un ordre bien plus élevé. L'homme, nous dit-elle, ne fait ici-bas qu'éprouver son âme, que la préparer pour un autre séjour. Quand le juste se dégage des entraves du corps, quand il n'est plus qu'un glorieux esprit, la terre, il le sent bien, c'était déjà pour lui la félicité du ciel. Mais le coupable, qui s'est vautré dans le vice, qui en a contracté les souillures!.. Ce n'est qu'avec effroi qu'il s'arrache aux liens du corps; car il s'aperçoit qu'il a anticipé sur la vengeance céleste. C'est donc à la religion que, dans toutes les circonstances de la vie, nous devons demander nos consolations les plus réelles; car, si déjà nous sommes heureux, c'est un plaisir de penser que nous pouvons rendre ce bonheur éternel; si nous sommes malheureux, il y a quelque chose de consolant dans l'idée qu'il existe pour nous un lieu de repos. Ainsi, la religion garantit, — aux heureux de ce monde, la continuation de leur bonheur, — aux malheureux, un autre état que la misère.

« Également bienveillante pour tous les hommes, la religion a cependant pour les malheureux des grâces spéciales. C'est au malade, au pauvre nu et sans abri, c'est à l'affligé, au détenu que notre sainte loi promet le plus. Partout le fondateur de notre religion se proclame lui-même l'ami du pauvre, et, bien différent des faux amis de ce monde, il prodigue, lui, toutes ses caresses à celui que le monde abandonne. Les esprits légers le lui reprochent comme un acte de partialité, comme une préférence qu'aucuns mérites ne justifient : mais ils n'y songent pas; le ciel lui-même ne peut faire que l'offre d'une éternelle félicité ait pour les heureux de la terre le même prix que pour les malheureux. L'éternité, en effet, pour les premiers, c'est simplement du bonheur, tout au plus du bonheur ajouté à celui qu'ils possèdent déjà : pour les autres, c'est un double trésor; car ici-bas elle allége leurs maux, et, plus tard, elle les récompense par toutes les félicités du ciel.

« La Providence est, à un autre point de vue, plus propice au pauvre qu'au riche. Car, en rendant plus désirable la vie qui commence à la mort, la pauvreté adoucit le passage de la mort à cette vie. Le malheureux est depuis longtemps familiarisé avec tous les genres de terreur. La mort, pour l'homme qui souffre, c'est un lit sur lequel il se couche tranquillement : pour lui, pas de biens à regretter, pas de liens qui arrêtent son départ : une seule crise dans la séparation dernière, celle de la nature; et cette crise n'est pas plus forte que celles sous lesquelles il s'est plus d'une

fois senti défaillir ; car, après certain degré de douleur, chaque nouveau coup que la mort porte à l'organisme, la nature, dans sa prévoyante tendresse, l'amortit par l'insensibilité.

« Ainsi la Providence a donné au pauvre deux avantages sur le riche : dans ce monde, plus de bonheur à mourir ; dans le ciel, un sentiment du plaisir rendu plus exquis par le contraste de la jouissance et de la misère. Et ce sentiment, mes amis, n'est pas un mince avantage. C'est l'un des plaisirs du pauvre de la parabole : déjà dans le ciel, déjà enivré de toutes les joies qu'on y peut goûter, l'Écriture remarque, comme un surcroît de bonheur pour lui, qu'il a été dans la douleur et qu'il est consolé ; qu'il a su ce que c'est que la misère et qu'il sent ce que c'est que le bonheur.

« Vous le voyez, mes amis, la religion fait ce que ne peut faire la philosophie : elle montre l'équité du ciel dans la répartition du bonheur et de la misère ; elle ramène au même niveau à peu près toutes les joies de l'humanité ; elle donne au riche et au pauvre le même bonheur dans l'autre vie : elle leur donne un égal espoir de l'obtenir. Si le riche a, dans cette vie, l'avantage de plaisirs immédiats, le pauvre, dans l'autre vie, quand il se voit couronné d'une félicité éternelle, a l'éternelle satisfaction de savoir ce que c'est que le malheur. Triste avantage, dira-t-on ; oui ! mais comme il est éternel, sa durée compense l'excédant d'intensité du bonheur temporel des grands sur la terre.

« Voilà les consolations spéciales qui placent au-dessus du reste de l'espèce humaine le malheureux

au-dessous d'elle à tous autres égards. Pour connaître les misères du pauvre, il faut vivre de sa vie, il faut en souffrir. Déclamer sur les avantages temporels, c'est répéter ce que nul ne croit, ce que nul ne pratique. Tant qu'on a le nécessaire, on n'est pas pauvre : quand on ne l'a plus, on est nécessairement misérable. Oui, mes amis, nous sommes nécessairement misérables. Tous les efforts de l'imagination la plus féconde ne peuvent faire taire les besoins de la nature, ne peuvent donner chaleur et élasticité à l'humide vapeur d'un cachot, ou calmer les battements d'un cœur brisé. Laissons le philosophe, sur sa molle couche, nous dire que ce sont choses auxquelles on peut résister. Hélas ! les efforts qu'exige cette résistance sont le pire des maux. La mort est peu de chose, et chacun peut la supporter. Mais les tourments !..... ils sont terribles, et nul ne peut les endurer.

« C'est pour nous surtout, mes amis, que la promesse du bonheur dans le ciel est précieuse ; car, si nous n'avons de récompense que dans cette vie, nous sommes, sans aucun doute, les plus misérables des hommes. Quand je vois ces sombres murs faits pour nous glacer d'épouvante, autant que pour nous retrancher de ce monde ; cette lampe qui ne sert qu'à éclairer l'horreur de ce séjour ; ces fers que la tyrannie a inventés ou que le crime a rendus nécessaires : quand je vois ces visages amaigris ; quand j'entends ces gémissements .... Pour tout cela, ô mes amis !... le ciel !..... Quel glorieux échange ! S'élancer dans les espaces immenses de l'air, se réchauffer aux rayons

de l'éternelle félicité, entonner l'hymne sans fin de la reconnaissance ; au lieu d'un maître qui nous menace ou nous insulte, avoir sans cesse devant les yeux l'image de la bonté même..... Oh ! quand j'y songe, la mort n'est plus pour moi qu'un messager de joie, et sa flèche la plus acérée qu'un bâton pour ma vieillesse : quand j'y songe, quel bien peut nous attacher à cette vie ? quand j'y songe, quel bien, dans cette vie, ne doit sembler méprisable ? Les rois, dans leurs palais, soupirent après ces inestimables avantages : nous aussi, dans nos humiliations, c'est sur ces avantages que nous devons sans cesse avoir les yeux !

« Les obtiendrons-nous ? Oui, sans nul doute, si nous cherchons seulement à les obtenir : et, ce qui doit nous donner du courage, nous sommes à l'abri d'une foule de tentations qui pourraient nous distraire de cette pensée. Cherchons seulement à les obtenir ; nous les obtiendrons sans nul doute, nous les obtiendrons bientôt : car, si nous jetons un regard sur notre vie passée, l'espace parcouru est évidemment bien court, et, quelque idée que nous nous fassions de l'espace à parcourir, nous le trouverons bien moins long encore. Plus nous vieillissons, plus les jours nous semblent courts, plus l'habitude de voir marcher le temps nous fait perdre le sentiment de la lenteur de sa marche. Consolons-nous donc, nous serons bientôt au terme de notre voyage : bientôt nous serons débarrassés du lourd fardeau que nous a imposé le ciel. La mort, l'unique amie du malheureux, a beau tromper l'œil du voyageur harassé, et fuir sans cesse devant

lui comme l'horizon, le temps arrivera, sans aucun doute, et arrivera bientôt, où nos fatigues cesseront, où les grands de ce monde ne nous fouleront plus d'un pied dédaigneux, où nous aimerons à nous rappeler nos souffrances ici-bas, où nous nous verrons entourés de tous nos amis, de tous ceux, du moins, qui méritent ce nom, où commencera pour nous un bonheur ineffable, et, pour couronner l'œuvre, un bonheur sans fin. »

CHAPITRE XXX.

L'horizon s'éclaircit.— Ne cédons pas, la fortune finira par nous mieux traiter.

Mon exhortation finie et mon auditoire retiré, le geôlier, l'une des meilleures âmes de sa profession, m'avertit qu'il était obligé de mettre mon fils dans une cellule plus forte : il espérait que je ne lui saurais pas mauvais gré de faire son devoir. Georges aurait d'ailleurs la permission de me voir tous les matins. Je le remerciai de son obligeance, et, serrant la main de mon fils, je lui dis adieu et lui recommandai de songer à la grande épreuve qu'il allait subir.

Je me recouchai donc, et un de mes jeunes enfants, assis près de mon grabat, me faisait la lecture, quand maître Jenkinson, entrant, m'apprit qu'on avait des nouvelles de ma fille, qu'on venait de la voir, il y avait environ deux heures, en compagnie d'un *gentleman* étranger ; qu'ils s'étaient arrêtés pour se rafraîchir à